

La bouillotte

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **27 (1889)**

Heft 12

PDF erstellt am: **11.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-190965>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

C'était si étrange, en effet, qu'il interpella son compagnon et qu'il lui demanda s'il ne rêvait point...

Mais non ! c'était bien la réalité !

Le matelot poussa comme lui un cri d'étonnement et eut un si bel accès d'indignation qu'il fut sur le point de descendre de voiture et d'intervenir.

Devant une maison isolée, avec un cynisme tranquille, un vieux et une vieille faisaient cuire (pour les manger, sans doute) deux petites filles.

Il n'y avait point à en douter : une grande cuve de bois pleine d'eau était près d'eux, posée sur un trépied, au-dessus d'un feu de branchages très clair.

Et — dedans — deux toutes petites filles, dont les têtes apparaissaient encore, émergeant à travers une légère fumée.

Quelle était cette scène atroce de cannibalisme ?

Et ce pays avait l'air si tranquille, les habitants en semblaient si doux !

Et c'est qu'ils ne se gênaient point, les deux vieux ! Ils faisaient leur atroce cuisine en plein air, ils remettaient du bois sur le feu ! Et ils riaient — à la pensée, vraisemblablement, du cruel festin qu'ils se préparaient.

Cependant, les « victimes » ne poussaient pas de cris, leur « supplice » ne leur paraissait pas autrement douloureux...

Et les voyageurs s'aperçurent avec étonnement que, elles aussi, elles riaient et qu'elles semblaient même fort gaies.

Que se passait-il donc ?

Un des coureurs donna rapidement une explication qui amusa fort aussitôt les deux Français de leur méprise.

En regardant cette scène avec plus d'attention, ils reconnurent d'ailleurs qu'elle n'avait rien de tragique.

Les deux petites filles prenaient un bain, tout simplement, à la mode du pays, et les vieux, leurs grands parents, réchauffaient l'eau, à mesure, afin qu'elles ne se refroidissent point.

Avec une souriante bonhomie, ils contemplaient leurs ébats, et les fillettes dansant, plongeant, s'éclaboussant, se trouvaient fort à leur aise dans l'eau tiède.

Comme il faisait beau, le bain avait été préparé devant la maison.

Et c'était là tout le mystère de cette espèce de pot-au-feu redoutable.

La forme de la cuve, le feu lent brûlant au-dessous avaient causé toute l'erreur.

(Petit Parisien.)

L'assermeintachon d'ao Grand Conset.

La senanna passâ, onna né que mē devetessé po allâ drumi, po que ma fenna pouessé mē repētassi mon mouleton, lài dio dinsé : Clliaô dē la mǎison nǎovo que bragont tant po cein que sont d'apareint ǎo conseiller, volliont allâ à l'assermeintachon pē Lozena. Ora que noutron névǎo Jules a étǎ nommǎ, n'ein atant dē drǎi dē bragǎ quē leu, et mē tsapērǎi dē lài allǎ assebin.

— Te faré bin, se mē repond la Marienne; et quand y'é vu que l'étǎi d'accōo, kǎ faut adé ètré d'accōo avoué son gouvèrnemēint, vo cheinti bin que y'é vito étǎ décidǎ; assebin, demǎ matin, y'é gouvèrnǎ dē boun'hǎora, mē su razǎ, et aprēs m'ètré revou, y'é appliyi la cavala et y'é modǎ. Lo névǎo étǎi dza parti lo dzo dévant.

Quand y'é étǎ arrevǎ à Lozena et que y'é z'u déplyi tsi François Emery, à l'hôtē dē France, y'é trait ma roulière, posǎ mē n'écourdjǎ, bu quartetta, et su z'u contré lo tsaté.

Ein passeint su la Ripouna, lài avǎi on bataillon avoué lo drapeau vaudois, onna compagni dē gendarmes et la musiqua militère qu'allǎvont tambou baitant dǎo coté dē la Bǎrra. Lài avǎi assebin dué cobliés dē tsévǎux dza tot eimborellǎ avoué dou ǎo trǎi sordǎ dǎo trein. Y'é sédiu tota cllia beinda et quand ne sein arrevǎ dévant la vilhie caserna N° ion, lài avǎi on mondo ! mǎ on mondo ! pi qu'ǎ na faire d'Etsalleins. Adon on a fé mettré lē militéro su dou reings; onna reintse que tēgnǎi du la Tornalēta tantquē su lo pas dē porta dē la granta Cathédérǎla, et l'autro dē la part delé dē la tserrǎire, dǎo coté dē tsi Bize, qu'on arǎi dē dué grantés z'adzès, et lo mondo sē tēgnǎi pē derǎi, po vairé passǎ la pararda, et on restǎvē quie sein remōǎ.

Au picolon dē dix z'hǎorēs et on quart à ma montra, totēs lē cllioisēs dē la Cathédérǎla sē sont messēs à senailli, qu'on arǎi bo et bin cru qu'on senǎvē ǎo fū se n'avǎi pas étǎ l'assermeintachon, et on a coumeinci à vairé budzi per amont, vai lo tsaté. C'étǎi lē tambou et la musiqua qu'ein avǎi einmodǎ 'na tota galēza, que vegnont avau; et aprēs leu on ploton dē militéro avoué lo drapeau, lo Tribunat cantonat avoué sē dou sergents; poui lē z'hussiers avoué lǎo patalons blicians et lǎo vestēs verdēs, qu'on arǎi dē dǎi maréchatēs dē France avoué lǎo copabise et cé bocon dē bou verni que portavont coumeint onna tsandǎla. Drǎi derrǎi leu, vegnǎi lo président dǎo Conset d'Etat et lo syndiquo dē Lozena, et ti lē grands conseillers

dǎo canton, que ma fǎi ne sé pas vo deré l'effé que cein fasǎi dein lo tieu dǎi bons Vaudois dē vairé ti clliaô grands citoyeins qu'on vǎi adé lǎo nom su lē papǎi, et qu'étiont ti méclliǎ: radicaux et ristous; conseillers d'Etat et paysans; colonets et bou-tequi; vilhio et dzouveno. C'étǎi ma fǎi bio. Et Jules ! que martsivē dé-coutē on conseiller nationat ! Lē ge mē razavont.

Quand l'ont ti étǎ dein la Cathédérǎla, lo ministrē a fé lo prédzo; mǎ on prédzo que se lē conseillers l'ont attiutǎ, et se volliont féré coumeint lo ministrē lǎo z'a dē, n'ia rein à risquǎ po lo canton, et tot ǎodrǎ bin. Aprēs cein, lo syndiquo dē Lozena, qu'est assebin coumeint quoui derǎi bin lo syndiquo dǎo Grand Conset, vu que l'est président, a liaisu oquiē coumeint quiet lē conseillers dussont deré que volliont féré dinsé, et lo chancelier (pas Bismarque, mǎ lo noutrō, lo coumandant dē la dué) a criǎ lo rolo, et ti lē conseillers, lē z'ons aprēs lē z'autro ont du sē lévǎ et deré: Je le promets ! ein léveint lē dou dǎi dē la man drǎite, tot coumeint lē trǎi Suisses dǎo Gruteli.

Et tandi ce teimps, on oïessǎi lē débordenǎiēs dē dué pices dē canon, que cein fasǎi, ma fǎi, dǎi rudēs zonnǎiēs.

Ah ! non de non ! coumeint mon tieu borattǎvē quand y'é oïu criǎ Jules, mon névǎo, et que m'a fé pliēsi dē lài ouère repondrē cranameint: Je le promets ! et na pas : présent ! coumeint à on asseimbliaie dē la fretéri.

Aprēs cein, la musiqua ein a djuī iena, lo ministrē a dē: « Allez en paix, » et l'assermeintachon étǎi fēte. Lē conseillers sont retornǎ ǎo Grand Conset, lē sordǎ ont étǎ licenciysi vai la Grenetta, et tsacon est z'allǎ bǎirē on verro po sē retsǎodǎ on bocon, kǎ ne fasǎi rein tant tsaud à l'église.

La bouillotte.

Un chef de gare nous raconte cette amusante histoire, qui a le mérite d'être parfaitement authentique.

Il n'y avait encore que très peu de temps que les wagons de la Suisse-Occidentale étaient pourvus de bouillottes pour l'hiver, et le secrétaire municipal d'une commune dont nous taisons le nom, ne connaissait pas encore ce nouveau genre de chaufferette. Aussi, un jour qu'il se trouvait dans le train, regardait-il avec une vive curiosité un voyageur de commerce se chauffant les pieds sur la bouillotte du compartiment.

Au bout d'un certain temps, il dit à son vis-à-vis: « Vous avez là quelque chose de bien commode, mossieu. »

— La bouillotte, très commode, en effet; ça ne me quitte jamais en voyage.

— Ah! vous appelez ça une bouillotte... Est-ce pas un peu pesant?

— Non, pas trop.

A la prochaine station, le voyageur de commerce, prend sa petite valise et saute à bas du wagon.

— Hé! mossieu!... vous oubliez votre bouillotte, lui crie le paysan.

— Eh bien, comme je n'en aurai plus besoin de longtemps, et qu'elle vous plaît, je vous la donne.

Arrivé à destination, notre secrétaire municipal emporte bravement la fameuse bouillotte sur son épaule aux yeux ébahis des voyageurs et des employés de la gare.

— Hé! là-bas, qu'est-ce que vous faites? lui crient ces derniers, voulez-vous bien remettre cette bouillotte où vous l'avez prise.

— C'est bon! c'est bon!... elle est à moi, ce mossieu qui vient de descendre me l'a donnée.

Et on eut mille peines à lui faire comprendre qu'on s'était moqué de lui.

Aujourd'hui que les élections sont terminées dans le canton, ou à peu près, nous nous faisons un plaisir de venir rassurer un peu ceux qui, — le calme étant rétabli, — pourraient se faire le dur reproche d'avoir abusé des presses typographiques, noirci des montagnes de papier, distribué à outrance pancartes et bulletins; ceux qui, sans en avoir l'air, et avec la plus louable intention, auraient fait quelques promenades électorales, versé trop généreusement du petit blanc, accumulé d'une manière regrettable leurs bonnes œuvres sur une même époque, et donné ainsi sans discernement.

Nous venons tranquilliser ces consciences peut-être trop scrupuleuses par le tableau de ce qui s'est passé tout récemment aux Etats-Unis, lors de l'élection présidentielle.

On a calculé, et les journaux américains racontent avec le plus grand naturel que dans l'élection présidentielle de 1884, chaque vote était revenu environ à deux dollars (10 fr.), et que dans celle qui a eu lieu au mois de novembre, le prix s'en est monté à dix dollars (50 fr.).

Les sommes fabuleuses ainsi dépensées ne sont pas fournies par les candidats, la plupart de fortune assez modeste. Chaque partisan et ami apporte son concours dans la mesure de ses moyens. Chacun fait des sacrifices en proportion des bénéfices qu'il escompte.

Aussi, au jour du triomphe, tout

individu ayant contribué au succès pour une part si minime qu'elle soit, s'empresse de réclamer, sous forme de place, le paiement de ce qu'il considère comme lui étant dû.

Il y a quelques jours, on pouvait lire dans les journaux américains s'occupant des nominations que le président Harrison serait appelé à faire, cette phrase stupéfiante :

« Tout le monde parle de M. Wharton Barker comme devant être probablement nommé *Postmaster general*; ce doit être une erreur, car M. Vanamacker a demandé également cette fonction, et comme il a dépensé pour la campagne électorale cent mille dollars, tandis que son concurrent n'en a déboursé que quarante mille, il est bien évident que c'est lui qui sera choisi. »

SANS MALICE

III

Claudius, comme on aurait pu le supposer, ne fut nullement interdit en entendant cette question que, partout ailleurs, il aurait pu trouver insolite ou indiscrète. Pendant que Léontine, qui feuilletait une livraison illustrée, cachait sa tête derrière l'abat-jour de la lampe, il répondit le plus naturellement du monde :

— Vous avez mille fois raison, cher ami; j'y ai songé et j'y songe encore quelquefois; mais la chose n'est pas facile... J'ai si peu le temps... D'ailleurs, où voulez-vous que je trouve la femme que je rêve? Je ne vais pas dans le monde, si ce n'est aux séances de l'Institut les jours solennels, dans deux ou trois pensionnats de garçons, aux bibliothèques, rarement au théâtre. Ma chambre et mes études me retiennent le plus souvent loin de toute distraction, et je n'ai nullement l'intention de changer mon genre de vie qui seul me rend heureux... Chacun ses goûts.

— Voyons, reprit le terrible goutteux, voyons, là, franchement, n'avez-vous personne en vue?

— Mon Dieu... oui et non; j'ai rencontré de ci, de là, quelques physionomies sympathiques, mais qui, prises isolément, ne réunissent pas tous les traits de l'idéal que je me suis créé... En fait de mariage, je suis un arriéré!

— Vous êtes peut-être trop difficile, hasarda en riant M^{lle} Léontine... Votre idéal, monsieur Claudius, n'est pas de ce monde...

Et d'un air mutin Léontine pinça la queue de sa chatte Finette qui se dorlotait sur ses genoux.

— Vous nous direz mieux ça un autre jour, mon cher Claudius, reprit M. Philippon; vous êtes un peu sauvage: on ne fait rien sans quelque audace... que diable! Quand il me fallait — dans le bon temps — passer entre deux banquises, je m'emparais du gouvernail, j'allais de l'avant, sans raisonner beaucoup, et je passais... Le mariage est un peu comme cela... voyez-vous!

Claudius s'était levé, il tendit la main à son ami, salua Léontine qui fixa sur lui ses deux grands yeux noirs, et sortit.

Maintenant, au point de vue psychologique, quelle était la situation respective des trois personnages de ce récit?

M. Philippon, se dira le lecteur défiant ou positif, M. Philippon a voulu, dans sa naïveté feinte, attirer dans ses rets un mari pour sa nièce; M^{lle} Léontine fait la sourde oreille, et Claudius joue au malin.

Ce lecteur se trompe; il ignore sans doute à quel point se multiplient les nuances dans l'infinie variété des âmes; cette erreur où nous sommes tous de juger d'une action ou d'un état d'esprit par ce que nous ferions ou par ce que nous serions nous-mêmes en tel cas, est la cause d'une foule de méprises et de déceptions.

Si telle était la situation d'esprit de nos trois amis, nous pouvions intituler notre récit: *Le Mariage de Claudius*, ou, plutôt, nous n'aurions rien écrit de Claudius. Mais il n'en était point ainsi. Le vieil armateur impotent ne songe pas à établir sa nièce dont la présence, l'affection et les services lui sont absolument indispensables; il ne voit en M. Claudius qu'un excellent jeune homme, un bon voisin, chargé par le hasard de venir le distraire. Certainement M. Philippon a du cœur. En toute circonstance pénible, il n'hésiterait pas à venir en aide à son ami; mais le donner pour mari à sa nièce, cela pourra lui venir à l'idée, mais, jusqu'à présent, il n'y a pas plus songé qu'à marier le Grand-Turc avec Margoton. Pourquoi?... Parce qu'il n'y pense pas.

Claudius, lui, avait bien l'idée de prendre femme; il s'ennuyait de vivre seul, sans affection, privé de tous les petits soins domestiques. Il rêvait d'avoir quelqu'un à qui confier les plus intimes conceptions de son esprit; il souhaitait de n'avoir plus qu'à se mettre à table pour diner, sans être tenu de se rendre au restaurant. Claudius était économe. Un garçon seul, disait-il, dépense pour trois; un homme et sa femme ne dépensent que pour deux, et encore!... mais faire son choix lui-même était une entreprise qui dépassait la portée de son savoir-faire et troublait fort le cours ordinaire de sa pensée. Claudius n'était certes pas un indifférent, il était d'une sensibilité extrême, très passionné au fond, mais maître de lui; lui demander de faire comme tout le monde, c'était le dérouter, lui, le savant, l'original, tour à tour taciturne ou joyeux; hardi dans les choses de l'esprit, il était comme un petit enfant dans les choses du cœur... Il n'était pas l'homme de Musset,

Qui laissa la débauche

Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.

Ce n'est pas que Claudius n'eût point aperçu, deviné les rares qualités de Léontine; mais, habituellement et pratiquement, il ne les voyait pas, il était trop près du modèle.

Pour Léontine, il suffit de dire qu'elle était femme. Elle ne voulait pas lire au fond de son cœur, parce qu'elle craignait d'y voir trop clair; mais elle voyait bien